

LES PÉCHÉS DES AUTRES

Frères, si quelqu'un vient à tomber dans quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le dans un esprit de douceur, et prends garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté.

GALATES, VI, 1.

Dans les jugements qu'il porte sur le péché, l'homme oscille toujours entre deux extrêmes : l'excès de la rigueur et l'excès de l'indulgence. L'Eglise, au quatrième siècle, à l'époque des persécutions, fut sur le point de condamner sans retour ceux qui, dans un moment de faiblesse, avaient renié Jésus-Christ; plus tard, vinrent les indulgences plénières et les débordements sans exemple qui, à la fin du moyen âge, déshonorèrent la chrétienté. Au seizième siècle, le calvinisme appliquait à de faibles délits les châtiments de fer d'une législation draconienne; deux cents ans après,

une morale affadie était la molle substance qui formait, trop souvent, le fond de la prédication protestante. Le même contraste me frappe dans la société contemporaine; en certains pays, j'y vois l'austérité dégénérer facilement en un rigorisme pharisaïque; chez nous, au contraire, la masse du public est indulgente à la légèreté morale, et même à la corruption quand celle-ci sait se voiler sous de gracieuses apparences; cela est naturel à une époque où l'on n'a voulu voir dans le crime qu'une maladie, et où l'on semble avoir perdu le sentiment de la sainteté. Ces deux extrêmes, nous les retrouvons dans notre propre manière de voir; un jour, ce sont des jugements sévères, sans pitié, qui sortent de notre bouche, en présence d'une passion, d'un vice qui nous répugne; et quand il s'agira d'une faute ou d'un désordre vers lequel notre propre cœur inclinerait, nous n'avons plus qu'une protestation hésitante, sortant avec effort d'un cœur à demi gagné par le mal.

Eh bien! il est impossible de voir l'attitude de Jésus-Christ vis-à-vis du péché sans être saisi d'étonnement, et sans reconnaître que l'on entre avec lui dans une sphère supérieure à celle où se meut l'humanité.

Jésus est saint; sa vie est une lumière qui fait

ressortir l'épaisseur des ténèbres qui l'entourent; il réalise cette parole prophétique de Siméon, que les pensées des cœurs seront découvertes par lui. En sa présence, la Samaritaine, légère et dissipée, comprend tout le désordre de sa vie et s'effraye, le jeune riche, ce type du propre juste satisfait de lui-même, est troublé dans sa conscience et s'en va tout triste, les malheureux possédés s'écrient : « Qu'y a-t-il entre toi et nous, Jésus de Nazareth ? » Pierre lui-même, une des premières fois qu'il le rencontre, laisse échapper cette parole : « Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur. » Voilà bien l'impression d'une sainteté sans exemple, auprès de laquelle le mal apparaît dans sa hideuse laideur et les vertus humaines s'effacent comme pâlit l'éclat des verroteries auprès des feux d'un pur diamant. On ne dira pas que Jésus ait été indulgent au mal; il a été au contraire, suivant le mot de Pascal : « Saint, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. » On ne dira pas qu'il ait abaissé l'idéal moral, car il n'a pas voulu d'autre règle que la perfection même. « Soyez parfaits, car votre père céleste est parfait. »

Et cependant, auprès de qui les pécheurs ont-ils jamais trouvé un accès plus facile, un refuge plus

assuré qu'auprès de Jésus-Christ ? Voyez comme les êtres les plus vicieux, les plus abaissés, les plus méprisés, tous en un mot, sauf les hypocrites, viennent à lui, gagnés par un attrait auquel ils ne peuvent pas résister. D'ordinaire, une vie souillée redoute la vue d'une vie sainte ; elle la fuit, comme un œil malade fuit la lumière qui le blesse et l'irrite. Parlez de l'idéal moral à un être tombé. A supposer qu'il vous écoute, quel effet produirez-vous sur lui ? Un effet de morne et profond découragement, semblable à ce qu'éprouve un homme qui, dans un cauchemar, voit se dresser sur sa route une muraille droite, d'une hauteur effrayante et qu'il doit franchir s'il veut sauver sa vie. Et ce seront les natures les moins basses, qui accueilleront de la sorte une prédication de sainteté ; les pécheurs vulgaires s'irriteront au contraire, ils repousseront cette parole qui les condamne, ils crieront au pharisaïsme, ils étoufferont votre voix sous les bruyants éclats d'une gaieté cynique et vous laisseront sans espoir... O vous qui avez fait ces tristes expériences, n'est-ce pas pour vous une chose étrange que cet attrait incomparable que Jésus exerçait sur les êtres les plus souillés ? Tandis que, partout ailleurs dans le monde, nous rencontrons, ou la sévérité qui re-

pousse, ou l'indulgence qui faiblit, d'où vient que chez le Christ au contraire il y a cet autre contraste merveilleux de la sainteté parfaite unie à l'art le plus puissant d'attirer à lui les âmes les plus coupables et les plus vicieuses? Mes frères, allez au fond de ce mystère, vous verrez que l'amour en est tout le secret. Oui, s'ils viennent à lui, ces péagers, ces misérables, ces mangeurs et ces buveurs, c'est que jamais ils ne se sont sentis aimés de telle sorte, c'est qu'il y a dans son accent, dans son regard quelque chose qui ne les trompe pas, c'est qu'en Jésus-Christ comme en Dieu même l'amour et la sainteté se fondent en une admirable harmonie, tandis que chez nous, hélas! ils sont presque toujours séparés.

J'ai dû rappeler l'exemple du Maître avant d'en venir à l'exhortation de l'apôtre qui nous invite à relever ceux qui sont tombés. « Si quelqu'un vient à tomber, dit l'apôtre saint Paul, redressez-le dans un esprit de douceur. » Examinons tout d'abord l'effet que produisent sur nous les chutes de nos frères, nous verrons ensuite ce qu'il faut faire pour les relever.

Voici, mes frères, une société mondaine. Ceux qui la composent ne sont pas de ces êtres incultes, grossiers, privés dès l'enfance de toute influence morale, comme on en voit encore par milliers... ce sont des hommes formés par une éducation brillante, capables de comprendre, d'admirer tout ce qui est beau, susceptibles parfois des émotions les plus généreuses... Dans ce cercle d'élite on apporte tout à coup une nouvelle... C'est une confidence, dit-on, que chacun doit garder pour soi... De quoi s'agit-il? D'une faute, d'une chute, d'un scandale qui vient d'éclater... Voyez-vous aussitôt l'effet qui se produit?... Voyez-vous ces regards briller d'une maligne joie, entendez-vous la conversation languissante se ranimer et jeter un vif éclat, comme une flamme qu'un souffle du dehors attise et fait briller? Entendez-vous ces questions multipliées, observez-vous cette ardente curiosité qui veut se repaître des moindres détails du mal que l'on raconte, ces expressions du visage qui indiquent que l'on en sait bien plus que l'on ne veut en dire, ces insinuations perfides qui se voilent sous un faux air de commisération?... Est-ce vrai? Est-ce que j'exagère quand j'affirme que les légèretés, les désordres d'autrui sont l'aliment préféré des conversations dans la société prise à

tous ses étages (peut-être aujourd'hui surtout dans ce qu'on appelle les hautes classes), et que si vous ôtiez à ces conversations la médisance, vous leur enlèveriez leur charme le plus piquant? Eh! l'on nous dit, mes frères, que l'homme est bon... Oh! je sais bien que l'on s'entend à sauver les apparences, et ce n'est pas à des Français qu'il est besoin de le rappeler... On n'étalera pas gauchement une calomnie grossière, c'est là l'affaire des gens mal élevés, mais qui ne sait qu'il y a une savante escrime de la parole à laquelle on acquiert bientôt une étonnante souplesse?... Qui ne sait qu'il y a un art délicat de lancer avec grâce un trait envenimé, de blesser mortellement avec un sourire, de tout insinuer sans affirmer rien?...

Mais, me dira-t-on sans doute, vous nous parlez là d'une société mondaine; et c'est à une Eglise chrétienne que vous vous adressez. En effet, mes frères, j'allais l'oublier... j'allais oublier que parmi nous rien de pareil ne se rencontre, que les fautes d'autrui n'y causent jamais de joie, que lorsqu'on les apprend les cœurs attristés se remplissent d'une pitié douloureuse, que jamais on ne les commente, on ne les développe, on ne les exagère, et que ce plaisir détestable de la médisance nous est aussi étranger que les joies des dé-

mons sont étrangères aux anges... Eh! laissons là cette cruelle ironie! Ces mondains dont je parle, ils s'appellent souvent des disciples de Jésus-Christ, ces hommes qui se réjouissent du mal qu'ils apprennent, ce sont des croyants qui professent qu'il faut résumer toute la religion dans la charité... Ces mondains, c'est peut-être nous-mêmes. Que d'autres ici se refusent... pour moi je l'ai sentie en mon cœur cette joie affreuse que produit la découverte du péché des autres... et alors je n'ai rien trouvé d'exagéré dans les expressions les plus fortes par lesquelles l'Écriture dépeint la profondeur de notre chute et la malice de notre cœur.

Et qu'est-ce donc, quand cette joie détestable s'abrite sous un faux air de charité, et se dissimule sous de pieuses paroles... Ah! j'aime mille fois mieux la médisance légère, moqueuse et mordante de l'incrédule et de l'homme franchement mondain..... Comme il ne veut pas de la sainteté et qu'il ne prétend point y atteindre lui-même, il est logique au moins quand il refuse d'y croire chez les autres..... Je comprends que chaque faute qu'il découvre chez autrui le réjouisse, et que les chutes des gens austères soient pour lui comme

autant de sujets de triomphe personnel... Je comprends qu'il aime à prendre en défaut une vie dont la sainteté l'offusquait; c'est le sentiment des créatures tombées qui, lorsqu'elles voient tomber les autres, disent en parodiant une parole de l'Écriture : « Voyez ! il est devenu comme l'un de nous. »

Mais comment dire ce qu'on éprouve quand, dans un cercle religieux, on entend les fautes d'autrui avidement remarquées, agrandies, exagérées, quand on voit la médisance pieuse porter dans l'ombre ses coups fourrés en parlant de la gloire de Dieu et de l'intérêt d'un frère, quand, sous prétexte que l'on est entre chrétiens, on se hâte de dresser un tribunal et d'y rendre avec une rapidité cruelle des sentences qui resteront peut-être sans appel..... Or, cela s'est vu..... Il y a des Eglises qui ont péri par là..... Il y a des hommes qui pour avoir vu de près ces choses ont pris la religion en dégoût et ont reculé jusqu'à l'incrédulité la plus décidée.

Et si vous me demandiez pourquoi l'on voit souvent, dans les milieux où la vie religieuse est la plus intense, cette impitoyable rigueur atteindre les proportions les plus effrayantes, je vous répondrais que la religion elle-même a ses périls, et qu'en isolant la sainteté de l'amour, on la fausse et on

l'altère, comme en séparant de l'air que nous respirons un des éléments qui le composent, on ne garde plus qu'un poison.

Le chrétien, par exemple, par cela même que sa conscience, rendue clairvoyante par l'Évangile, sait discerner le mal sous les plus trompeuses apparences, peut, s'il n'y prend garde, trouver dans cette recherche même un secret plaisir dont il ne soupçonne pas le danger; il peut, à l'appui de sa croyance, se plaire à signaler partout le ver rongeur de l'égoïsme qui flétrit toutes les vertus humaines, et, s'il ne se surveille, il peut se réjouir de le rencontrer; il lui semble que ce soit une justification de sa foi, et comme un argument à l'appui du remède dont il est le porteur..... Premier motif qui développera en lui l'esprit de jugement.

A celui-là s'en joint un autre. Le chrétien combat pour ce qu'il appelle avec raison la vérité, il est entouré d'adversaires de sa foi..... La tentation est grande de les prendre en défaut et de montrer leurs inconséquences et, s'il se peut, leurs chutes. J'en appelle à votre expérience. Dans cette époque de luttes et d'ardentes controverses, où sont nos scrupules, où est notre charité, quand il s'agit d'accueillir sur les hommes que nous combattons les bruits souvent les plus faux et les plus légèrement

répandus? Où est ce respect que saint Pierre nous recommande de porter même à nos adversaires? N'est-il pas certain que si l'on nous apprenait que tel d'entre eux vient de tomber en faute, et qu'un scandale en est résulté, cette nouvelle serait savourée avec délices et partout répétée avec une joie qui déborderait? De quel esprit sommes-nous donc animés? Où est cette charité qui ne se réjouit pas de l'injustice, mais de la vérité?

Mais il faut aller plus loin encore dans cette triste recherche... Ce ne sont pas les fautes de nos adversaires seulement qui nous réjouissent, ce sont souvent, il faut le dire avec stupeur, celles de nos frères eux-mêmes. Qu'y a-t-il donc en notre cœur, et quelles ténébreuses passions s'y agitent? Quoi! la chute d'un de nos frères peut devenir pour nous un sujet de secrète joie..... Est-ce donc que nous aussi nous aimons à ne pas croire au bien? Est-ce que nous croyons nous grandir en abaissant les autres...? Est-ce que nous pensons que leurs chutes feront ressortir notre propre excellence? Est-ce que nous prétendons nous purifier par les fautes d'autrui, comme un homme qui se laverait avec de la boue? Oh! misère inconcevable! Se réjouir de ce qu'une âme est tombée, de ce que l'Esprit-Saint a

été contristé, de ce que le sanctuaire d'un cœur où Dieu était adoré menace ruine, de ce que l'Église a été affaiblie et scandalisée. S'en réjouir et s'appeler chrétien!... S'en réjouir, et suivre Jésus-Christ! Mes frères, quand on a surpris chez les autres ou en soi-même un éclair de cette sinistre joie, on est épouvanté de tout ce qu'abrite un cœur d'homme, et l'on comprend cette parole terrible sous laquelle saint Paul accable la nature humaine, « dignes d'être haïs et nous haïssant les uns les autres! »

Un de nos frères est tombé!... Eh bien! si vous avez vraiment l'esprit du Christ, laissez-moi vous dire l'impression que cette chute produira sur votre âme.

Il est tombé, mais vous qui le condamnez, n'êtes-vous donc jamais tombé vous-même? Vous plairait-il qu'une voix importune vînt ici nous retracer votre passé, et n'êtes-vous pas heureux de ce que l'oubli semble l'avoir enseveli à jamais?

Votre vie a été, dites-vous, pure de grands désordres. Je le veux..... mais est-ce à vous que vous le devez? Si les occasions de chute vous ont manqué, votre cœur n'est-il pas allé mille fois au-devant d'elles, ne les a-t-il pas appelées et sollici-

tées? Faites-nous, si vous l'osez, l'histoire de votre vie intérieure. Racontez-nous ces pensées secrètes que nul n'a jamais soupçonnées, ces attachements idolâtres si délicieusement savourés, ces honteuses convoitises, ces passions sourdes, ces mesquines envies, ces succès d'amour-propre rêvés au dépens de l'humiliation et de la douleur des autres..... Tout cela, aucun regard humain ne l'a vu. Et, pendant que ce monde de péché fermentait dans votre âme, votre vie apparente était toujours rangée, honorée, admirée. Mais, supposons qu'à l'un de ces moments où la passion enflammait votre cœur et fascinait votre conscience, la tentation se fût présentée, réelle, vivante, avec toutes ses séductions et tous ses enchantements, que seriez-vous devenu? Où serait cet orgueil d'une vie sans tache et d'un passé sans scandale? Supposons que cette première chute eût attiré sur vous l'œil malin d'un homme qui vous eût jugé comme vous jugez votre frère, encore une fois, où seriez-vous? Dieu vous a épargné dans sa miséricordé. Mille circonstances ont prévenu votre chute, mais soyez sincère : abandonné à vos désirs vous étiez perdu, et le dernier auteur de votre salut, c'est vous-même.

Votre frère est tombé! Mais connaissez-vous

son histoire? savez-vous quelles furent les illusions qui l'entourèrent, les séductions qui l'obsédèrent, les tentations que le monde sema sur ses pas? Savez-vous si, à l'heure fatale, il ne lui a pas manqué la main d'un frère qui pût le saisir et le sauver, et si cette main ce n'était pas la vôtre?.....

Votre frère est tombé! Mais savait-il ce que vous savez vous-même? Avait-il comme vous tout un passé de bénédictions et de pures influences qui pût le préserver? Connaissait-il comme vous, dès son berceau, les prières, les larmes, les avertissements d'une mère chrétienne? L'Évangile lui fut-il présenté dès le commencement? Vit-il sur son chemin la croix que dressait devant lui une main fidèle? Entendit-il ces avertissements multipliés qui ne vous ont pas manqué? Ah! de lui et de vous, pour le Dieu qui pèse tout dans sa juste balance, lequel est le plus coupable? Auquel a-t-il été le plus donné? Auquel sera-t-il le plus redemandé?

Voilà, mes frères, la première impression que doit produire sur nous la chute d'un de nos frères; c'est un douloureux retour sur nous-mêmes, une sincère humiliation devant Dieu.

Ce premier mouvement en entraîne un autre :

c'est une compassion réelle et profonde pour celui que le mal a surpris.

Quand vous lisez les beaux chapitres où l'Évangile nous raconte la naissance du Sauveur, et surtout l'admirable cantique que les anges firent retentir aux plaines de Bethléem, n'avez-vous jamais réfléchi à ce qu'il y a de touchant dans ce fait, que ce sont des anges, c'est-à-dire des êtres restés purs, qui se réjouissent et qui bénissent Dieu les premiers au sujet du salut de l'humanité tombée? Ainsi, plus on est près de Dieu, plus l'amour qu'on lui porte est saint, plus aussi on sait éprouver la compassion et la miséricorde. Et pourquoi rappeler ici les anges, quand Celui-là même que les anges adorent, Celui que l'Écriture appelle le Saint et le Juste nous est représenté partout comme ému d'une tendresse infinie envers tous les êtres tombés?.....

Eh bien! si ceux qui sont restés purs, si Celui qui est la sainteté même s'émeut pour nos frères coupables, que ne sentirons-nous pas pour eux, nous tous qui, coupables à des degrés divers, sommes aussi, dans une certaine mesure, solidaires de leurs égarements? Ils sont tombés! Ce mot seul nous rappelle leur misère présente et la misère plus redoutable qu'ils s'amassent pour l'avenir.

Toutefois, si à ce moment même un retour vers Dieu leur était possible, ce n'est pas notre colère qui le faciliterait, elle ne pourrait que les endurcir. Eh! savons-nous si, dans l'angoisse qui les tourmente, leur cœur ne cherche pas un cœur qui les comprenne et qui recueille leurs premiers aveux de repentir? Que feront-ils, s'ils ne le trouvent nulle part, et s'ils voient se dresser de tous côtés autour d'eux les murailles de glace de notre inflexible sévérité?

Nous avons souvent combattu l'institution de la confession telle qu'elle existe dans le catholicisme. Il ne suffit pas de la combattre, mes frères, il faut répondre à ce qu'il peut y avoir de légitime dans les instincts qui l'ont créée et qui la soutiennent.

L'homme a besoin d'ouvrir son cœur à son semblable. « Confessez-vous les uns aux autres, » a dit saint Jacques. Que faisons-nous de ce commandement? On nous dit qu'il suffit de nous confesser à Dieu. Pour être pardonnés, oui sans doute, et encore cette confession-là ne suffirait pas si notre silence pouvait nuire à qui que ce soit. Mais, allez au fond de l'homme, vous verrez qu'il y a chez lui un besoin secret, mais impérieux d'être droit vis-à-vis de l'homme. Le monde ne voit que le côté extérieur et superficiel de notre vie, le côté par où elle

se présente sous un jour favorable. Eh bien ! il y a des moments où il faut que la réalité se montre, que le fond véritable apparaisse, où il faut que l'un de nos semblables au moins sache tout ce qui s'abrite en nous de misères et de tentations. Ce n'est pas seulement la franchise qui nous y pousse, c'est le besoin tout aussi profond d'être compris, aidé, conseillé; eh ! ne savons-nous pas tout ce qu'il y a de bienfaisant, de salutaire dans de semblables aveux ? Ne savons-nous pas que certaines tentations qui nous obsèdent, tant qu'elles sont vagues et flottantes, perdent leur puissance et leur attrait dès qu'elles doivent s'exprimer en paroles ? Ne savons-nous pas tout ce qu'un cœur qui nous comprend peut nous donner de force et de consolation ? Il y a donc là une bénédiction ; seulement, pour cela, il n'est pas besoin du confessionnal. « Portez les fardeaux les uns des autres, » dit saint Paul; s'adressant ainsi, comme l'avait fait saint Jacques, à tous les membres de l'Eglise. Or, si quelqu'un a besoin de cette sympathie, c'est surtout celui qui est tombé; la trouvera-t-il auprès de vous, mes frères ? Trouvera-t-il une charité qui condescende à l'entendre et à le respecter assez pour garder son aveu ? Trouvera-t-il ce sérieux intérêt auquel on ne se méprend pas et qui seul

gagne la confiance? Prenons-y garde. Une première chute a souvent des conséquences décisives. L'humiliation qui en est la suite peut tourner en bénédiction ou dégénérer en amertume et bientôt en révolte, et c'est de nous peut-être que dépendra souvent ce redoutable choix.

Ouvrir ainsi notre cœur à celui qui est tombé, c'est beaucoup sans doute, et cependant cela ne suffit point encore. Notre mission, mes frères, doit aller jusqu'à son relèvement.

La sympathie seule ne suffit pas. Il y a même une sympathie qui n'est que faiblesse. Il y a une manière molle, efféminée, de plaindre le péché, qui n'est qu'une indigne contrefaçon de la charité de l'Évangile. Or, si nous n'avons pas voulu de la sainteté sans amour, nous ne voulons pas davantage de l'amour sans sainteté. On affecte aujourd'hui de ne voir dans les criminels que de pauvres victimes d'une nature malheureuse, d'une fatalité héréditaire ou de la conjuration des circonstances. Lâche et coupable condescendance, bien digne d'une époque qui se plaît à faire à la femme tombée une place d'honneur au théâtre ou dans le roman, et qui prétend expliquer les succès de l'Évangile à son début par son indulgence envers les faiblesses

humaines. Sentimentalité mensongère qui n'est qu'une parodie du véritable amour! On crie au pharisaïsme, on brise le piédestal où trônaient les vertus chrétiennes; et l'on se hâte de construire avec ses débris un autel au vice réhabilité. Ah! mes frères, ne cessons pas de protester de toute notre énergie contre ce travestissement blasphématoire de la doctrine la plus sainte qui fut jamais; rappelons que si Jésus pardonne, il dit aussi : « Ne pèche plus désormais; » rappelons qu'il relève et transforme tous ceux auxquels il fait grâce, et que la charité qui ne va pas jusqu'au relèvement est indigne de lui.

« Si quelqu'un vient à tomber, corrigez-le, » dit l'Apôtre. Nos vieilles versions disent : « Redressez-le. » Belle et touchante expression! Elle nous rappelle Celui dont l'Écriture dit qu'il ne brise pas le roseau froissé; c'est un roseau froissé qu'une âme que le péché a surprise, il faut la redresser doucement jusqu'à ce qu'elle puisse reprendre son élan vers le ciel.

Œuvre délicate et sublime, car c'est l'œuvre de Dieu; oui, mais l'œuvre de Dieu s'accomplissant par des hommes, car il lui a plu que nous en soyons les instruments. Me demanderez-vous de vous en

tracer la marche? Et comment le pourrais-je? Tout ici dépend des caractères, et chacun a besoin d'être étudié et compris. — Je vous dirai seulement « faites l'œuvre de Jésus-Christ, dans l'esprit de Jésus-Christ, » c'est-à-dire, aimez vos frères avec un amour sans faiblesse et une sainteté sans orgueil. Ne flattez pas, car Jésus-Christ n'a jamais flatté personne; montrez à ceux qui sont tombés la voie étroite et difficile, parlez-leur, s'il le faut, de la croix à porter et des renoncements que Dieu demande. Ce n'est pas une religion facile qui jamais prendra les cœurs, ce n'est pas une morale abaissée qui sauvera les âmes; ceux-là seuls obtiendront beaucoup qui savent beaucoup demander.

Mais en même temps, ne vous laissez pas de leur montrer cette grâce divine toujours prévenante, cette bonté toujours fidèle, cet amour immense qui subvient à tout et qui, après avoir commencé une œuvre de salut, la continue et l'achève. Soyez-en vous-même non pas seulement le prédicateur, mais le vivant modèle....., et, tout en aimant l'âme qui vous est confiée, travaillez à vous rendre inutile, substituez à votre intervention celle de Jésus lui-même, et prenez pour devise la grande parole du Précurseur : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. »

Ici, mes frères, une réflexion se présente à mon esprit. Nous parlons de relever ceux qui sont tombés. Eh bien ! notre époque a pris à cœur une œuvre analogue, œuvre admirable, trop longtemps oubliée, je veux dire le relèvement matériel et moral de ces classes inférieures au milieu desquelles Jésus a vécu et dont si peu d'esprits s'étaient souciés pendant tant de siècles ! Hélas ! pourquoi faut-il qu'on ait dû apprendre à les craindre avant d'apprendre à les aimer ! Aujourd'hui enfin l'heure de la réparation semble être venue. Beaucoup de ceux que la fortune ou l'instruction ont placés dans un rang élevé commencent à comprendre qu'ils ont envers leurs frères des dernières classes des devoirs impérieux et sacrés. Je ne parle pas ici de ceux qui les flattent en irritant leurs passions, lâches adulateurs qui en courtisant le peuple ne songent qu'à s'avancer eux-mêmes ! Non, malgré ces hommes qui compromettraient les causes les plus belles, l'œuvre de relèvement des populations ouvrières est aujourd'hui partout plaidée. Partout on comprend que leur esprit comme leur corps a besoin de nourriture, de lumière et de santé. Noble préoccupation ! à laquelle doivent aller nos plus ardentes sympathies. Eh bien ! quand je lis les écrits de l'homme généreux qui s'est le plus con-

sacré à cette tâche, je suis frappé de l'entendre, lui simple philosophe, conclure qu'en dernière analyse, le remède suprême est entre les mains de l'ouvrier lui-même, et que tous les progrès, toutes les améliorations, tous les changements ne feront que peu de chose, sans la volonté morale de l'individu.

Grande conclusion! Pensée toute chrétienne! car elle prouve qu'en définitive l'âme mène le corps, et que les peuples ne sont pas des troupeaux qu'on améliore en changeant leur pacage. Vous voulez relever le peuple. Eh bien! rendez-lui plus faciles ses conditions d'existence, ouvrez-lui des ateliers et des logements salubres, assurez-lui un repos légitime, bâtissez-lui des écoles...; tout cela c'est beaucoup, mais écoutez bien, vous n'aurez rien fait, si la volonté morale des individus, c'est-à-dire si l'âme n'a pas pris une direction supérieure. C'est donc sur l'âme qu'il faut agir tout d'abord. J'en conclus à mon tour que l'Eglise a plus raison que jamais de travailler à sa mission sublime du relèvement spirituel et du salut des âmes. Laissez les esprits positifs de notre siècle se railler de ce qu'ils appellent nos dogmes inutiles et notre foi qui ne mène à rien...; laissez les croyants découragés répéter que pour agir sur notre siècle l'Eglise

doit se mettre servilement à la remorque de la philanthropie et devenir utilitaire pour se faire accepter. Non, non, aujourd'hui cômme il y a dix-huit siècles, c'est dans la vie de l'âme que sera le salut des peuples; c'est en agissant sur l'âme que Jésus a changé le monde et transformé les sociétés et les empires; c'est en relevant comme lui les âmes que nous obtiendrons les mêmes résultats. L'heure du christianisme finit toujours par sonner, et la croix qu'on affecte de dédaigner comme inutile sauve ceux-là même qui l'ont dédaignée. « Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné par-dessus. »

Il faut donc relever les âmes tombées, mais, ne l'oublions point non plus, on ne les relève pas en masse; si je puis dire, et par je ne sais quelle action collective qui nous dispenserait du dévouement et de l'amour individuel. En vain vous rêverez un système d'Eglise, une organisation quelconque qui puisse sauver l'humanité en bloc. En vain vous jetterez des monceaux d'or dans ce qu'on appelle les œuvres chrétiennes. Tout cela ne fera rien, si chacun, au poste où Dieu l'a placé, n'agit sur ceux qui l'entourent, et ne fait rayonner sur chacun d'eux cette puissance de l'amour que rien ne vaut et que rien ne remplace. Travaillez

donc dans l'humble milieu où Dieu vous a placés, agissez sur les âmes qu'il vous confie, et si, manquant de foi, vous êtes écrasés par la pensée de l'insignifiance de vos efforts dans cette masse immense de l'humanité, regardez à Jésus sauvant d'abord Jean, puis Simon, puis Madeleine, puis Zachée, c'est-à-dire des êtres inconnus, des êtres auxquels nul ne pensait avant lui, mais les aimant, les supportant, les relevant et, par eux, relevant la conscience humaine et sauvant le monde.

Relever une âme tombée! Savez-vous ce que c'est? Ne le demandez pas au monde qui n'y prendra pas garde, mais écoutez les anges du ciel se réjouissant sur un pécheur sauvé. Ah! dans tous les actes de son ministère et de sa vie, Jésus m'attire et me ravit. Le dirai-je pourtant.....? Jamais il ne m'émeut davantage que sous la figure du bon berger qui ramène sa brebis perdue, et qui fatigué, meurtri par la route, ne s'arrête que lorsqu'il l'a déposée au bercail. Ah! si je pouvais peindre, c'est ainsi que je voudrais représenter son adorable figure, mais comme ce peintre du moyen âge, ce fra Angelico, qui priait et peignait tour à tour dans sa cellule de moine, je ne voudrais le peindre ainsi qu'à genoux.

Discutez, si vous le voulez, sur sa vie... Dites-nous, si vous le pouvez, qu'il n'est pas venu de la part de Dieu. Pour moi, j'en crois mon cœur, et dans cet amour qui s'incline sur l'humanité tombée, je reconnais la présence et l'intervention de Dieu. Et où donc serait-il s'il n'est pas là?

Eh bien ! cette œuvre sublime, il vous appelle à l'accomplir à votre tour. O mes frères, les âmes tombées, elles sont là, à vos côtés ; elles souffrent, elles pleurent, elles gémissent, ou, ce qui est plus triste encore, elles s'endurcissent et blasphèment. Resterez-vous inactifs, quand vous pouvez par votre amour en sauver quelques-unes, et les ramener avec vous à la maison du Père, quand vous pouvez dès ici-bas participer à la joie des anges, en attendant que vous entriez, entourés de ceux que vous aurez sauvés, dans les tabernacles éternels?

Un mot encore. Mes frères, ne vous êtes-vous jamais demandé avec effroi si vous n'aviez pas perdu quelque âme... Savez-vous quelles ont été les conséquences éternelles de votre légèreté d'autrefois, savez-vous si, par vous, plus d'un pécheur n'a pas été précipité dans la voie mauvaise ? Qu'avez-vous fait de ceux que Dieu vous avait confiés ?

Qu'en avez-vous fait, au temps de votre incrédulité, de votre scepticisme et de vos égarements? — Hélas! qu'en avez-vous fait depuis que vous vous appelez chrétiens? Savez-vous quelles furent en un jour fatal les suites d'une parole dure et méprisante, d'un jugement léger, d'un regard de convoitise, d'un exemple de mondanité? Savez-vous où le vent emporta ces semences de mort, et par quelle mystérieuse influence une âme fut solidaire de votre propre égarement?... Savez-vous si, parmi ces infortunés que Dieu rejettera de sa présence au dernier jour, plus d'un ne pourra pas se retourner vers vous en gémissant et vous dire : « C'est toi, c'est toi qui m'as perdu! » Je l'ignore, vous l'ignorez peut-être, Dieu le sait.

Mais si votre conscience vous accuse, si, ce cri, vous l'entendez sortir d'un inexorable passé, écoutez, il en est temps encore. Il est temps d'agir, et d'en sauver quelques-uns. « Mes frères, vous dit la parole divine, « si une âme s'éloigne de la vérité, et si quelqu'un de vous l'y ramène, qu'il sache que celui qui ramènera un pécheur de son égarement sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés. »